

Recherches sociographiques



Allan GREER, *Peasant, Lord, and Merchant : Rural Society in Three Quebec Parishes, 1790-1840*

Thomas Wien

Volume 27, numéro 1, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056196ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056196ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wien, T. (1986). Compte rendu de [Allan GREER, *Peasant, Lord, and Merchant : Rural Society in Three Quebec Parishes, 1790-1840*]. *Recherches sociographiques*, 27(1), 154–156. <https://doi.org/10.7202/056196ar>

« prestige » de la parole et il faut savoir gré à l'auteur de le rappeler de même que d'en tenir un grand compte dans ses catégories de sources et dans ses règles de critique. Les pages qu'il y consacre sont à la fois d'un pédagogue averti et d'un spécialiste du terrain et on ne saurait trop en conseiller la lecture aux historiens, ethnologues ou autres spécialistes des sciences humaines.

La bibliographie proprement dite m'apparaît claire et assez exhaustive. On pourrait chicaner sur certains détails — pourquoi ne proposer des catéchismes, que l'édition de 1924 du catéchisme officiel? — mais il faut plutôt bien souligner quel profit pourront en tirer tous ceux qui s'intéressent à la religion populaire ou même simplement à l'histoire de notre peuple. Lacroix et son équipe nous ont donné un instrument essentiel qui, de surcroît, nous invite à des réflexions bien utiles. Que peut-on demander de plus? Souhaitons que la seconde partie nous arrive bientôt, et d'autres réflexions critiques de notre ami Lacroix.

Nive VOISINE

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Allan GREER, *Peasant, Lord, and Merchant: Rural Society in Three Quebec Parishes 1740-1840*, Toronto, Buffalo et Londres, University of Toronto Press, 1985, xvi+304p.

Ne se fiant plus aux seuls observateurs contemporains, témoins oculaires souvent myopes, les historiens du Québec rural à l'époque coloniale se sont mis depuis quelque temps à scruter leur sujet de plus près. Abandonnant provisoirement l'échelle globale, ils ont choisi comme cadre la paroisse, la seigneurie ou la région, afin de mieux mettre en relation les divers types de documents qui émanent des activités des ruraux eux-mêmes. Allan Greer est de ce nombre. Son *Peasant, Lord, and Merchant*, amalgame d'une thèse de doctorat soutenue en 1980 et de recherches plus récentes, porte sur Sorel, Saint-Ours et Saint-Denis, trois paroisses du Bas-Richelieu.

Déjà bienvenu en tant que contribution à l'histoire régionale, l'ouvrage l'est d'autant plus comme première étude de ce genre à traiter la période entre l'enracinement et l'industrialisation. Car à l'encontre de Louise Dechêne, historienne de la mise en place d'une société traditionnelle, Greer nous propose l'analyse d'un Bas-Richelieu qui est déjà devenu, au moment où il l'aborde, un « fac-similé bien enraciné de la société rurale de l'Europe occidentale » (pp. 18-19). N'entrant en matière, après un bref regard en arrière, qu'une bonne vie humaine après l'arrivée des premiers colons dans la région, il présente la période qui s'étend de 1740 à 1840 sous le thème de la rencontre d'une paysannerie féodale avec le capital marchand.

Consacrée à l'analyse des traits fondamentaux de ce fragment de société, la première partie du livre sert de mise en scène à l'entrée des marchands. Pour commencer, le lecteur est invité à un tour de ferme pour voir fonctionner *in situ* une économie familiale qui vise l'autosuffisance sans pourtant s'isoler tout à fait des circuits d'échange. Suit une esquisse du mode de reproduction de ce système économique, traité sous l'angle démographique et sous celui des pratiques successorales. Sur cette base que l'on dirait presque fermée sur elle-même, Greer superpose le système de pouvoir qui l'ouvre de force: la féodalité. Le seigneur et le curé sont présentés ici, non seulement comme bénéficiaires d'un prélèvement multiforme et important sur la production paysanne, mais aussi comme figures d'autorité secondées par l'État.

En deuxième partie, entrent deux types de marchands venus à la rencontre d'une paysannerie inégalement dotée de ressources. Dans une agriculture traditionnelle dont le produit commercialisable par excellence est le blé froment, tout dépend de la nature des sols. Or la région étudiée par Allan Greer se divise, *grosso modo*, en deux zones pédologiques. Une première à sol lourd englobe

Saint-Ours et Saint-Denis, de même que des paroisses plus en amont, et est réputée, jusqu'aux difficultés des années 1830, grenier de la colonie. Le sol léger de Sorel, par contre, est vite épuisé ; au lendemain de la Conquête, les chiffres sur la dîme l'indiquent, les habitants de cette paroisse produisent plus d'avoine, grain omnivore mais difficilement commercialisable, que de blé. Les marchands ruraux s'y font rares, et, de 1790 à 1820 surtout, Sorel devient un terrain de prédilection des agents des marchands de fourrures venus engager de la main-d'œuvre bon marché ; à défaut de surplus de blé, suggère l'auteur, les Sorelois misent sur la force de travail des jeunes hommes de la paroisse pour payer achats indispensables et redevances inévitables.

Sorel devient ainsi point de friction entre l'agriculture et le commerce des fourrures, entre les deux économies de la colonie. D'après Greer, les résultats de cette situation se lisent d'abord sur le terrain. Car si certaines conséquences de la rareté des terres, suite d'une forte croissance démographique, touchent tout le Bas-Richelieu — citons le système de transmission des héritages devenu inégalitaire, semble-t-il, avant la fin du XVIII^e siècle — l'impact d'autres, telles que le morcellement, est plus circonscrit. En effet, les fermes de Saint-Denis sont transmises, le plus souvent, à peu près intactes d'une génération à l'autre, tandis que celles de Sorel sont vulnérables à la division. L'explication de ce contraste, de suggérer l'auteur, se trouverait dans le rôle, différent selon le cas, du produit de l'exploitation agricole dans l'économie familiale. Complété à Sorel par un revenu d'appoint, il est l'unique ressource de la famille dans les paroisses où le blé rend bien. Permettant ainsi de vivre — ou de vivre ? — sur des parcelles plus petites, les gages du commerce des fourrures auraient contribué à la division des fermes et, par là, à l'accroissement plutôt rapide de la population de la paroisse. (En guise d'explication supplémentaire de ce dernier phénomène, l'auteur croit même détecter à Sorel une tendance à se marier plus jeune qu'ailleurs, comportement caractéristique de populations du vieux continent impliquées dans l'industrie rurale.)

Patron invisible à Sorel, le marchand est devenu rural dans les autres paroisses de la région. Dans un chapitre remarquable qu'il consacre à l'un d'entre eux, Samuel Jacobs, ainsi que dans la dernière partie du livre, Greer aborde le problème de la commercialisation de la production agricole. Le commerce du blé, soutient-il, ne joue pas le rôle de levain économique que lui prêtent certains contemporains et, après eux, bon nombre d'historiens. Les marchands qui s'installent dans la région, surtout après la Conquête, stimulent peut-être la production céréalière, mais se heurtent aussitôt aux limites de la demande paysanne pour des marchandises. L'accumulation semble également freinée, à ce niveau des échanges, par l'âpreté de la concurrence entre marchands.

Quant à l'effet du commerce du blé sur la paysannerie, c'est davantage par l'endettement, semble-t-il, que par une incitation à la spécialisation de la production que les relations commerciales mettent en question l'indépendance du ménage de l'habitant. Produits d'une économie cloisonnée et aléatoire, le profit du marchand spéculateur et la tendance des paysans à songer avant tout à l'autosuffisance familiale sont deux faces de la même médaille. Loin de noter la dissolution de vieux blocages, l'auteur fait état de la persistance des éléments antagonistes qui caractérisent cette société : d'une part, l'économie familiale paysanne, et d'autre, la féodalité.

Que penser de tout cela ? L'opiniâtreté des structures de l'économie ancienne et la diversité des cheminements locaux, voilà, nous semble-t-il, les constats les plus importants de cette étude. Alors que la plupart des historiens s'accordent pour présenter l'épisode commercial de la fin du XVIII^e siècle comme un changement lourd de conséquences — c'est au sujet de la nature de celles-ci que les avis sont partagés — Allan Greer, lui, n'y voit qu'une lente mutation, qu'une continuité de base. En plus de démontrer toute la pertinence de sa réflexion sur le phénomène commercial, ce résultat souligne l'intérêt d'une étude qui prend pour point de départ l'habitant, l'économie familiale et les contraintes, féodales et autres, qui l'entourent.

Les limites de l'ouvrage sont en quelque sorte la suite logique de la décision, fondamentale au propos de l'auteur, d'étudier non pas une paroisse à population restreinte, mais bien une région déjà peuplée en 1740. Afin de maîtriser la masse documentaire qu'a générée tout ce monde, Greer

multiplie les études de cas et les échantillons d'actes, tout en renonçant à regrouper systématiquement, autour de familles reconstituées, les documents notariés. C'est parfaitement légitime — d'autant plus qu'il signale au lecteur, chemin faisant, le coût en précision de ce genre de compromis — mais c'est aussi émousser quelque peu les outils de l'histoire locale. De là une chronologie parfois floue — par exemple, l'apparition dans les inventaires après décès d'un meilleur outillage agricole se situerait quelque part entre deux coups de sonde qui terminent et débutent, respectivement, en 1799 et en 1830. De là aussi une démonstration qui devient très indirecte par endroits. Il y a lieu de se demander, pour citer un exemple, si le poids du prélèvement féodal dans le surplus familial de blé ne serait pas mieux cerné à partir de cas précis que par un calcul qui utilise des chiffres, ambigus au départ, sur la semence en 1765 et pas moins de trois coefficients.

Notons également que seule l'analyse détaillée du cas de Sorel pourra indiquer si l'impact des marchands de fourrures sur cette paroisse est comparable à celui des marchands de bois dans les régions « agro-forestières » du XIX^e siècle, comme le suggère l'auteur. De prime abord, le nombre de Sorelois au rendez-vous ne semble guère suffisant pour soutenir cette comparaison, même si l'on double le chiffre des engagements pour l'Ouest pour compenser la sous-énumération de la source. Ne s'agirait-il pas là plutôt d'une stratégie parmi d'autres qui s'offre aux habitants d'une paroisse à sol pauvre ?

Souignons, pour terminer, que ces doutes n'enlèvent rien du caractère stimulant de cette contribution importante à l'histoire des campagnes laurentiennes.

Thomas WIEN

*Département d'histoire,
Université McGill.*

Donald J. SAVOIE et André RAYNAULD (sous la direction de), *Essais sur le développement régional*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, 242p.

En plus de servir comme outils pédagogiques, les recueils de textes permettent au non-spécialiste d'un champ d'étude d'identifier rapidement les idées importantes ou nouvelles grâce à une sélection de travaux par un ou des « maîtres » du domaine. Celui de Savoie et Raynauld reprend des textes canadiens en développement régional qui sont disponibles en langue française et dont les auteurs sont des économistes, à l'exception de deux provenant de disciplines connexes, les études régionales et l'analyse de politiques.

Une lecture attentive des études regroupées ici donne la nette impression que l'analyse économique en développement régional a un important retard relativement à celle d'autres secteurs, telles l'organisation industrielle et l'économie publique. La situation de la recherche se compare ici à celle de l'économie du travail au début des années soixante, qui était peu orientée vers l'analyse micro-économique des phénomènes, étant plutôt constituée d'un mélange épars et artificiel d'une multitude de données, de descriptions institutionnelles, d'études macro-économiques keynésiennes et souvent d'un certain activisme pro-syndical. Aujourd'hui, la situation a complètement changé : l'économie du travail est devenue un secteur privilégié pour acquérir une bonne formation d'économiste appliqué.

Le retard de l'économie du développement régional se manifeste de différentes façons. D'abord, l'analyse se limite souvent à des catégorisations. Dans un court essai de dix pages, Fernand Martin distingue le tertiaire de support, exportateur et moteur ; les biens de première, de deuxième et de troisième phase ; les implantations de type A, B, C et D ; les étapes I, II et III de croissance. De son côté, Mario Polèse propose une décomposition parfaitement inutile puisque les